

# **Le Monde en pages**

## **Cristallisation secrète**

de

### **Yoko Ogawa**



**Animation de l'atelier :**

**Daniel Simon**

**Dossier :**

**Jean-Marie Delgrange**

# I. La littérature japonaise

## Prise de vue

### A l'origine

Le Japon se constitue en tant qu'État entre le IV<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> siècle de notre ère. Prenant pour modèle la Chine toute proche, l'archipel importe son écriture et ses habitudes culturelles. Le chinois devient la langue écrite officielle, jouant en quelque sorte le même rôle que le latin en Europe au Moyen Âge. Les Japonais cherchent néanmoins, à l'aide de ce système graphique totalement inadapté, un moyen d'écrire leur propre langue. Au fil des siècles naît ainsi une graphie complexe et particulière, mêlant idéogrammes et syllabaires, le japonais écrit moderne.

### Evolution

*Extraits de l'Encyclopédie Universalis<sup>1</sup>*

Étroitement liée à l'évolution politique et sociale du pays, la littérature japonaise sera :

- aristocratique et courtoise jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle,
- d'inspiration épique pendant les siècles de luttes féodales,
- bourgeoise et populaire après la restauration de la paix par les Tokugawa dans les premières années du XVII<sup>e</sup> siècle.

Avec l'ouverture du pays, elle connaîtra enfin, après 1868, une profonde mutation, en réalisant une synthèse originale de ses traditions propres avec les techniques et la culture de l'Occident.

La littérature du Japon moderne est un labyrinthe. Nulle autre ne présente, dans le même espace de temps, une telle diversité, une telle richesse. Très tôt, on en mesura l'ampleur, en entreprenant de publier d'imposantes Anthologies de la littérature moderne. Elles comptent chacune une centaine de volumes, plusieurs centaines d'auteurs y sont représentés. Dans les bibliothèques, elles trouvent place à côté des collections de textes classiques ; et déjà se constitue une «seconde tradition», dont l'origine coïncide avec la naissance de la langue moderne. Elle est entretenue avec ferveur. Sans cesse se succèdent des éditions d'œuvres complètes. En 1963 fut fondée, grâce au concours de collaborations innombrables, la Maison de la littérature moderne, institution qui demeure à ce jour unique au monde.

Par une sorte de paradoxe, cette littérature est moins bien connue en Occident que les chefs-d'œuvre de la tradition classique. L'attribution du prix Nobel à Kawabata Yasunari, en 1968, attira l'attention ; ce n'en fut pas moins une consécration fort tardive. Les traductions sont peu nombreuses. Parfois, ne s'attachant qu'au contenu, elles reflètent mal la beauté de l'original. Et d'immenses domaines restent encore dans l'ombre.

---

<sup>1</sup> Pour qui voudrait approfondir l'histoire de la littérature japonaise, tout l'article de l' *Universalis* est intéressant. Ppur la seule époque moderne (à partir de 1885), il comprend 10 pages. L'article de *Encarta*, encyclopédie de Microsoft aujourd'hui disparue, est intéresséant aussi. Tous deux peuvent être envoyés à celles ou ceux qui en feront la demande.

Un blog fort intéresséant aussi sur l'histoire récente de la littérature japonaise : <http://www.lalitteraturejaponaise.com/histoire.php>

## De l'autre côté du miroir

*Un texte de Philippe Picquier Après avoir travaillé avec Jean-Claude Simoën, Philippe Picquier fonde en 1986 sa propre maison qui porte son nom et est établie à Arles. Chantre de la culture japonaise, il est aujourd'hui l'un des meilleurs spécialistes mondiaux de la littérature d'Extrême-Orient. Il a publié, à ce jour, environ 400 titres, auxquels s'ajoute une excellente collection de poche<sup>2</sup>.*

Souvent globe-trotters, les écrivains japonais nous parlent de leur univers qui est aussi le nôtre. Les Français peuvent enfin aborder la nouvelle littérature nipponne, de plus en plus présente dans les rayons de nos librairies. Aujourd'hui, les lecteurs ont l'embarras du choix.

Il y a dix ans, ils pouvaient être déconcertés par l'indigence des traductions qui leur étaient proposées, à l'exception notable des livres du trio Kawabata, Tanizaki, Mishima, installés en situation de monopole chez deux grands éditeurs et sur les tables des libraires. Longtemps, ils n'ont eu qu'une vision fragmentaire et exotique de la littérature japonaise au nom d'on ne sait quel Japon éternel et d'une prétendue spécificité japonaise - une autre façon de nommer l'inconnu. Les poncifs et les réticences qui ont longtemps prévalu en France et qui ont maintenu les lecteurs dans l'ignorance de la culture japonaise sont heureusement presque passés de mode.

Les « classiques » sont toujours bien en place dans les librairies, qui consacrent une part croissante de leurs étagères aux livres qui paraissent de plus en plus nombreux grâce à la complicité et au talent d'excellents traducteurs. Certains romans prétendent même à des prix littéraires nationaux - comme « Le bouddha blanc », de Hitonari Tsuji, qui vient d'obtenir le prix Femina étranger. Du côté des anciens, Tanizaki a rejoint, à juste titre, le panthéon de La Pléiade, qui annonce d'ailleurs la publication prochaine des oeuvres de Soseki ainsi que celles du grand écrivain du XVII<sup>e</sup> siècle Saikaku. Quand à Kawabata, il nous est proposé de lire ses romans et nouvelles en pochothèque et les romans de Mishima ont été réunis par Gallimard. Il n'en reste pas moins vrai que les clichés sur le Japon contemporain ont la vie dure. Il y a encore beaucoup de lecteurs à convaincre, beaucoup de livres à publier. La littérature peut-elle nous aider à passer de l'autre côté du miroir ?

### Influences occidentales.

Nous sommes pourtant en présence d'une littérature dont le processus de « cosmopolitisation » presque constant depuis 1868 (année où commence l'ère Meiji) semble s'être accéléré dès 1945 et qui a durablement pris le risque de s'ouvrir à toutes les autres, nourrissant d'influences occidentales tout autant les oeuvres des grands maîtres modernes que celles des écrivains contemporains.

Au yeux des lecteurs, cet enrichissement constant est perceptible chez la plupart des romanciers connus et publiés en France, comme Abe Kobo, Mishima Yukio ou, plus proche de nous, Oe Kenzaburo, prix Nobel de littérature en 1994, qui déclare : « Je veux m'identifier à la culture minuscule des villages de montagne et intégrer ce que nous avons d'ancien à ce qui est moderne. » Quête personnelle à vocation d'universalité, puisant aux sources d'une culture mondiale les

---

<sup>2</sup> Dans une longue interview donnée à France Culture, à l'occasion du salon du Livre de Paris ( ), Philippe Picquier donne d'abondantes informations sur l'évolution récente et les tendances actuelles de la littérature au Japon : <http://www.culture.fr/fr/sections/une/articles/litterature-japonaise>

raisons de s'interroger sur son existence, sur la nôtre, comme dans « Une existence tranquille », récit hybride dans lequel la narratrice nous parle tantôt de Céline, tantôt du cinéaste Tarkovski.

Mêmes préoccupations chez Nakagami Kenji, mort en 1992, l'un des grands noms de la littérature japonaise contemporaine. Il achève avec son dernier livre, récemment paru en France, « Le bout du monde, moment suprême », une trilogie initiée par « Le cap », qui se nourrit du lyrisme mythique d'une terre au bout du monde, prise entre les montagnes, les rivières et la mer : la péninsule de Kishu. Des phrases fiévreuses et étincelantes de poésie emportent le lecteur dans le tourbillon de la violence, de l'adultère et de l'inceste qui hantent une communauté de parias répétant de génération en génération, selon la loi du karma, des fautes originelles qui les condamnent à l'endogamie, à la ségrégation. Un enracinement tragique pour nous dire l'obsédante énigme de notre condition humaine. Un autre roman, « Miracle », est attendu l'an prochain dans une superbe traduction de Jacques Lévy.

Mais d'un tout autre ordre est le lyrisme foisonnant de Murakami Ryu. Ceux qui ont eu le bonheur de lire « Les bébés de la consigne automatique » comprendront pourquoi il peut affirmer à qui l'interroge : « Moi-même, je suis un déraciné. » Dans un style déroutant, mêlant l'horreur au comique et à la poésie dans une luxuriance d'images, avec une imagination foisonnante, il nous offre une vision de cauchemar du Japon, dans une ville qui s'appelle encore Tokyo, mais qui pourrait aussi bien être nommée New York ou Paris, là où l'on peut observer et décrire l'agonie de notre monde sans âme : ses livres nous entraînent parfois dans une mortelle randonnée aux Etats-Unis (« Kyoko »), à Singapour (« Raffles Hotel ») et, bien sûr, à Tokyo, comme dans son dernier livre (« Miso Soup »), qu'il présente avec ses mots : « La littérature consiste à traduire les cris et les chuchotements de ceux qui suffoquent, privés de mots... En écrivant ce roman, je me suis senti dans la position de celui qui se voit confier le soin de traiter seul les ordures. »

## Métissage des cultures.

On comprend bien que les écrivains japonais ont fait voler en éclats leurs frontières : ils parcourent le monde, sont aussi chanteur de rock comme Hitonari Tsuji ou cinéaste comme Murakami Ryu ; leurs histoires ne se situent pas forcément dans un Japon de rêve, et leur écriture, souvent étrangement proche d'auteurs français ou américains, a de plus en plus de connivences avec les lecteurs français.

Souvent globe-trotters, ils aiment vous parler de métissage des cultures, se reconnaissent volontiers des influences et des filiations qui sont plus à chercher du côté de Mailer, Faulkner, Warhol, Pollock et Chet Baker que chez leurs aînés, paradoxalement beaucoup trop étrangers à leur manière d'être au monde, à leur façon de le décrire. Ils nous parlent de leur univers qui est aussi le nôtre, de leurs engagements, de la solitude, du désir, de l'amour.

On chercherait vainement des têtes de file, cette fameuse « nouvelle génération d'écrivains » si souvent annoncée au dos de leurs livres publiés à l'étranger. On ne rencontrerait que des oeuvres contrastées et des voix dissemblables qui nous touchent, nous émeuvent, des regards insolents, désenchantés parfois.

« Je ne suis assurément pas la seule. Je suppose que cette tristesse, tout le monde l'éprouve... Un entassement de mots, une avalanche boueuse de mots... Les êtres que je décris sont des êtres au fond de l'abîme. » Ainsi parle Yu Miri, coréenne d'origine et comme déracinée au Japon, qui écrit la rage au coeur les haines et le désespoir, la xénophobie et la peur. C'est la cellule familiale où, selon elle, se nouent les contradictions de la vie qui est le centre de gravité de « Jeux de famille » et de son dernier roman, « Le berceau au bord de l'eau », présenté par l'auteur comme une « autobiographie » prématurée. Là où les conventions se craquellent et la réalité se corrompt jusqu'à la cruauté. Là aussi où, parfois, les albums de famille sont vides ou font défaut, au grand désarroi des adolescents qui s'efforcent de recomposer leur maison intérieure. Les héros sont des êtres en

rupture, étrangers à eux-mêmes et aux autres, comme le jeune homme de son dernier roman qui vient de paraître au Japon, « Gold Rush », pour qui ce monde n'est rien d'autre qu'une espèce d'hallucination et qui accomplira son destin en commettant un parricide. Proches de nous.

Matsuura Rieko occupe elle aussi une place importante dans la littérature japonaise et auprès du lectorat fidèle et enthousiaste pour lequel elle a relativement peu écrit. « Pénis d'orteil », qui connut un formidable succès de librairie, est le récit d'une métamorphose excentrique : une femme se découvre au pied un pouce transformé en pénis et, de découvertes en mésaventures, poursuit auprès d'amantes et d'amants une interrogation sur la féminité et la différence qui pousse les êtres à s'unir. Ou quel est le sens de notre incessante et extravagante recherche amoureuse auprès de l'autre. Une fois encore, de l'autre côté du miroir ?

Enfin, il ne faudrait pas oublier les grands conteurs dans ce tour d'horizon en raccourci. En particulier, Inoue Yasushi, dont les romans et les nouvelles m'enchantent depuis longtemps et dont j'aurais aimé publier « Les dimanches de M. Ushioda », qui vient de paraître. Et encore les livres d'Asada Jiro, dont on peut dévorer le magistral roman historique « Le roman de la Cité interdite » ou goûter aussi « Le cheminot », deux récits bouleversants dans lesquels le quotidien semble comme transfiguré par la grâce d'une rencontre. Comme s'il ne fallait pas désespérer. Les lecteurs pressés auront la patience d'attendre un peu, comme moi, avant de lire le livre d'un tout jeune espoir des lettres japonaises, Hirano Keichiro : un premier roman dont l'intrigue se passe en France. Les écrivains japonais sont décidément bien plus proches de nous qu'il n'y paraît.

Philippe Picquier

Source : *Le Point*,

## II. Ecrire après Fukushima

*Tristan Savin a été l'envoyé spécial du mensuel Lire à l'occasion du salon du Livre de mars 2012. Il en a rapporté un long article sous ce titre. En voici des extraits<sup>3</sup>*

Au cours d'une discussion, quelqu'un s'étonne qu'un étranger ait eu le "courage" de venir après "le 11 mars 2011" - on nomme ainsi, désormais, le tsunami et la catastrophe de Fukushima, comme en écho au 11 septembre 2001. Touristes et businessmen évitent le pays... Le nuage nucléaire plane toujours sur les conversations et le milieu intellectuel n'a pas été épargné par le traumatisme.

"Les Japonais aiment les livres. Il faut encourager la littérature "pure", non commerciale." Voilà pourquoi il y a tant de prix littéraires au Japon, presque autant qu'en France. A lui seul, le prix Akutagawa - équivalent du Goncourt - garantit une vente moyenne de 100 000 exemplaires, mais tous les dix ans environ l'un de ses lauréats atteint le million d'exemplaires. Conséquence, "chaque année voit la naissance d'une vingtaine de jeunes écrivains - mais seulement deux ou trois resteront".

Comment notre éminente critique voit-elle l'avenir du livre ? "La plupart des choses seront électronisées. Mais le support papier va probablement rester. On réalise aujourd'hui son

---

<sup>3</sup> On trouvera le texte complet ici :

[http://www.lexpress.fr/culture/livre/les-ecrivains-japonais-apres-fukushima\\_1090763.html](http://www.lexpress.fr/culture/livre/les-ecrivains-japonais-apres-fukushima_1090763.html)

importance. Au bureau, les documents importants sont toujours transmis sur papier. La pression des critiques littéraires n'est pas négligeable. Grâce à eux, la demande de livres peut augmenter..."

"Le papier ne disparaît pas car les Japonais ont l'habitude d'accumuler des archives. Et il faut être au courant de ce qui se passe. Après la catastrophe de Fukushima, les gens se sont rués en librairie pour se renseigner... Il y a aussi des phénomènes de mode, un mimétisme, car les Japonais sont assez moutonniers. D'ailleurs, quand je l'ai rencontré, Murakami m'a dit qu'il fallait plus d'individualisme dans cette société !"

Néanmoins, Karyn Poupée a observé "une décroissance du papier depuis les nouveaux supports. 2011 est un peu l'année zéro du livre électronique, avec l'Ipod. Et il y a une grosse utilisation du Smartphone. Cela a réveillé le secteur de l'édition et créé des rapprochements entre libraires, acteurs des télécoms et auteurs. Cela a aussi entraîné la création de librairies électroniques pour portables et tablettes. Mais 80 % des livres électroniques vendus en 2011 étaient des mangas, type de livre qui s'adapte le mieux au format électronique." L'édition nipponne rencontre une autre concurrence, inattendue : le marché de l'occasion. "Un livre de poche acheté neuf 700 yens est racheté 500 yens, pour être revendu en seconde main à 600 yens... La librairie Book Off s'est spécialisée dans ce créneau. Mais l'édition fait des profits grâce aux droits dérivés. Les séries TV tirées de romans marchent très bien."

Pour M. Yano, rédacteur en chef de la revue littéraire *Shincho*.(\*) qui cache sa cinquantaine sous une svelte silhouette, "le roman moderne est né sous l'ère Meiji. Le grand changement est survenu à la fin de la guerre, avec les Trente Glorieuses et le formidable essor économique, jusqu'à l'éclatement de la bulle informatique. Nous avons alors connu un tournant, puis le 11 mars a renforcé cette tendance... Depuis cette date, la plupart des écrivains se demandent comment écrire." Ainsi, la moitié des entretiens et des essais publiés par sa revue sont un écho du fatidique tsunami. "Le roman rejoint la réalité quand cette réalité change - mais beaucoup d'écrivains pensent que leur activité n'a pas la capacité de décrire cette réalité, qu'elle devient inutile. Le réel, l'imaginaire, le symbolique sont bouleversés." Pour cet observateur attentif des lettres, "c'est la fin de la littérature moderne au Japon. Les catastrophes inattendues ébranlent fortement la créativité, elle est en crise. Mais, d'une certaine manière, c'est une chance pour elle."

Comme on le sait depuis Proust, le roman traite du temps. "Et le temps est nécessaire par rapport à la radioactivité. Nous sommes dans un avenir que personne n'a prévu, la politique et l'économie sont dans une impasse." Et la littérature, dans tout cela ? "Le roman doit utiliser une histoire. Exprimer directement un sentiment est plus facile avec la poésie. Avec Tweeter, on ne peut pas écrire un roman mais de la poésie, c'est possible. Wago Ryôichi, un écrivain qui vit à Fukushima, l'utilise pour composer des poèmes et rencontre un vif succès..."

Yano-san a organisé un débat avec Kenzaburo Oé et Mariko Asabuki, dernière lauréate du prix Akutagawa, en 2010 (il ne fut pas attribué en 2011, à cause des événements). "Ils ont surtout parlé de la créativité littéraire et du 11 mars. Oé a écrit sur Hiroshima et Mlle Asabuki est née en 1984 - comparé à la durée de vie du plutonium, leur écart d'âge de cinquante ans est infime... Ce genre d'émulation entre générations peut servir la création japonaise. En ce moment, il est important que les gens écrivent."

Parmi les autres changements observés par Yutaka Yano, l'augmentation du taux d'écrivains féminins. "C'est une vraie tendance, peut-être explicable par la relation à l'argent, l'imaginaire et les changements dans la société." Ryoko Sekiguchi est représentative de la nouvelle génération. Elle a publié, fin 2011, une émouvante chronique sur le 11 mars, Ce n'est pas un hasard. On peut y lire : "Paul, mon éditeur, dit que j'écris peut-être pour exorciser. Oui, sans doute. On coince l'événement entre des mots, des phrases, pour le compacter, l'enfermer comme on enferme dans le réacteur les particules radioactives." Elle n'aurait jamais imaginé, auparavant, avoir à employer ce mot dans un livre : radioactif.

Il est difficile de faire l'impasse sur des événements d'une telle ampleur. Le rôle de la littérature n'est-il pas d'interroger le passé et le présent, donc l'avenir ?

M. Fukushima est ... un moine bouddhiste, septuagénaire ! Il se considère comme un poète politiquement engagé. Est-ce compatible avec son statut de moine ? "Le plus important, dans le bouddhisme, c'est le souvenir, les siens et ceux des ancêtres. C'est important de transmettre les souvenirs. Le Japon a été le premier pays touché par la bombe atomique. Un grand éclair blanc. Les Japonais auraient dû garder ce souvenir..." Le prêtre rebelle s'enflamme à cette pensée, comme sous l'emprise d'une colère contenue. "Mais il y a eu ces centrales nucléaires contre lesquelles nous avons combattu. Sous prétexte d'une utilisation pacifique, le souvenir d'Hiroshima a été oublié et personne n'a osé contester. Les Japonais ont commis le crime d'oublier le flash de lumière d'Hiroshima !"

M. Fukushima n'a pas perdu espoir : "Seules la parole et la poésie peuvent faire avancer les choses. Depuis la tragédie, les poètes japonais ont abandonné le symbolisme de la poésie hermétique contemporaine. Ils ont compris l'importance du cri de l'homme."

(\*)M. [Yano](#), un pilier du milieu littéraire japonais. Il est, entre autres l'éditeur Haruki Murakami...

### III. Yoko Ogawa



#### Une œuvre littéraire singulière

Singulière, inspirée, talentueuse et prolifique, Yôko Ogawa est une habituée des best-sellers au pays du Soleil Levant et sa renommée ne cesse de grandir en dehors. Ambiguïté rêveuse, implicite perversité et concision poétique irriguent les récits de cette étonnante auteure nipponne.

On dit d'elle qu'elle est très secrète. Yôko Ogawa accorde peu d'interviews et ne révèle rien ou presque de sa vie privée. Tout est dans ses livres. Quand à se déplacer, c'est rare. Tout juste est-

elle venue en France il y a une dizaine d'années pour la sortie d'un de ses livres, précise-t-on chez Actes Sud, son éditeur français.

" A 13 ans, Yôko Ogawa a lu le Journal d'Anne Frank. Elle a découvert que des mots ordinaires, quotidiens, portaient en eux une force de libération inouïe. « Avec ce livre, j'ai rencontré les mots. Et la cruauté. Celle de l'Holocauste, d'Hiroshima. » " (Lire, septembre 2000).

Yoko Ogawa est née en 1962 et vit au Japon. Elle est diplômée de l'université Waseda.

Remarquée dès son premier roman, *La désagrégation du papillon*, elle obtient en 1988 le prix Kaien. Elle a également remporté le prestigieux prix Akutagawa pour *La Grossesse*, en 1991.

Son univers obsédant, son écriture exigeante, d'une économie et d'une accuité remarquables, donnent à son œuvre une place indéniable dans la littérature contemporaine.

Ambiguïté rêveuse, implicite perversité et concision poétique irriguent les récits de cette étonnante auteure nipponne.

Yoko Ogawa est influencée par les écrivains japonais classiques comme Junichiro Tanizaki, mais aussi des auteurs tels que Haruki Murakami et également par des auteurs américains comme F. Scott Fitzgerald, Truman Capote et Raymond Carver, ou plus récemment Paul Auster.

Ses romans ont été traduits en français, allemand, italien, grec, espagnol, catalan, chinois, coréen et récemment en anglais (aux États-Unis). Une adaptation cinématographique de sa nouvelle *L'Annuaire* est sortie en France en Juin 2005, un film de Diane Bertrand avec Olga Kurylenko et Marc Barbé. Au Japon, *La Formule préférée du professeur* a été récompensé du Prix Yomiuri et y est également sorti en film (2005), en bande dessinée (2006) et en cd audio (2006)<sup>4</sup>.

Nicole Saez, juillet 2010

<http://www.toutpourlesfemmes.com/conseil/Y-ko-Ogawa-une-oeuvre-litteraire.html>

## Bibliographie

Tous les livres traduits en français de Yôko Ogawa sont publiés chez Actes Sud.

Toutes ses œuvres sont traduites en français par Rose-Marie Makino-Fayolle.

- ▶ Une Parfaite chambre de malade (9/1989 ; Actes Sud 2003 ; novella)
- ▶ La Désagrégation du papillon ( 9/1989, Prix Kaien 1988 ; Actes Sud 2003 ; novella)
- ▶ Un Thé qui ne refroidit pas ( 8/1990 ; Actes Sud 1998 ; nouvelle)
- ▶ La Piscine (8/1990 ; Actes Sud 1995 ; novella)
- ▶ La Grossesse (2/1991, Prix Akutagawa 1990 ; Actes Sud 1997 ; novella)
- ▶ Les Abeilles ( 2/1991 ; Actes Sud 1995 ; novella)
- ▶ Le Réfectoire un soir et une piscine sous la pluie ( 2/1991 ; Actes Sud 1998 ; nouvelle)
- ▶ Amours en marge ( 11/1991 ; Actes Sud 2005 ; roman)
- ▶ L'Annuaire ( 10/1994 ; Actes Sud 1999 ; novella)
- ▶ La Petite pièce hexagonale ( 10/1994 ; Actes Sud 2004 ; novella)
- ▶ Hôtel Iris (11/1996 ; Actes Sud 2000 ; roman)
- ▶ Parfum de glace ( 4/1998 ; Actes Sud 2002 ; roman)
- ▶ Tristes revanches ( 6/1998 ; Actes Sud 2004 ; 11 nouvelles interconnectées)
- ▶ Le Musée du silence ( 9/2000 ; Actes Sud, 2003 ; roman)
- ▶ La Bénédiction inattendue ( 12/2000 ; Actes Sud, 2007 ; 7 nouvelles)

---

<sup>4</sup> On pourra lire aussi le blog d'une passionnée de l'œuvre de Yoko Ogawa :

<http://www.forumjapon.com/forum/viewtopic.php?p=51013#51013>



- ▶ Les Paupières ( 3/2001 ; Actes Sud, 2007 ; 8 nouvelles)
- ▶ La Formule préférée du professeur ( 8/2003, Prix Yomiuri 2004 ; Actes Sud 2005 ; roman)
- ▶ La Marche de Mina (4/2006, Prix Tanizaki 2006 ; Actes Sud 2008 ; roman)
- ▶ La Mer (10/2006 ; Actes Sud 2009 ; nouvelles)
- ▶ Cristallisation secrète (1994 ; Actes Sud 2009 ; roman)
- ▶ Les Tendres plaintes (trad. par Rose-Marie Makino et Yukari Kometani, Actes Sud, 2010 ; roman)

## Discrètement bouillonnante

*Depuis son premier roman traduit en français, **Les Abeilles** (1995), Yoko Ogawa ne cesse de nous séduire par son univers mystérieux. Le succès de ses œuvres réside sans doute dans la manière de présenter cet univers insolite, presque dégénéré. Douce folie pourtant parfaitement maîtrisée, sens de l'observation à la lucidité surprenante, forgent son style raffiné, qu'on pourrait comparer à de minutieuses réalisations de dentelles.*

## Silencieusement éloquent

Le style retenu d'Ogawa, reconnaissable entre mille, est de fait immuable depuis ses débuts. C'est le fruit d'une perception subtile du monde, d'une mémoire abondante des petits détails de la vie quotidienne, et - ce qui est le plus caractéristique chez Ogawa - d'un goût presque obsessionnel pour l'acte de classer, de cataloguer des faits, des objets, et même des sentiments. En d'autres termes, dans l'ouvrage Ogawa, tous éléments - que ce soient nature, outils, animaux, voire des états changeants ou immuables de sentiments humains - sont recueillis sur le même plan et étalés de façon silencieuse, comme un constat, ou comme un procès verbal (*La Grossesse*). Son style bien tempéré, presque neutre et facile à suivre, ne manque guère de chaleur humaine - bien au contraire, il évoque assez paradoxalement une pulsion émotionnelle. Sous une apparence réservée, se cache (à peine) une volonté bouillonnante.

## Univers d'Ogawa - poison et miel

Les personnages principaux (souvent féminins) sont décrits comme très courageux face à des événements assez graves. La disparition de l'amoureux (*Le parfum de glace*), la perte de la mémoire (*La formule préférée du professeur*), la naissance de bébé et la destruction de ses chromosomes (*La Grossesse*), la mort imminente d'une personne et un soupçon de meurtre (*Les Abeilles*)..., la liste serait longue, et les héroïnes semblent toutes réussir à garder une apparence de bonne élève, sans exploser ni se rouler par terre. Cette dysharmonie entre un cadre dramatique et le ton presque machinalement maîtrisé du narrateur constitue un élément fondamental de l'univers d'Ogawa.

## Amour et haine, admiration et peur, éphémère et absolu

*La Grossesse* (1997) représente déjà la miniature de l'univers d'Ogawa. La narratrice tient un journal où elle rapporte les états de sa grande sœur enceinte. L'attente d'une nouvelle vie n'est pourtant observée que d'une manière distante, presque indifféremment. La narratrice observe l'évolution d'état physique de sa sœur et témoigne de nombreuses crises de nerfs de cette dernière. À côté d'elle, le mari, banal et tendre, a beau essayer de la calmer et la rassurer, toutes ses tentatives tombent à plat. D'où vient ce regard froid ? Est-ce l'amour, ou la haine, qu'elle éprouve pour sa propre sœur ? Et pour son futur neveu ou sa future nièce ? L'orgueil d'une jeunesse qui est (encore) épargnée du tableau réel de la Vie humaine n'est, en vérité, qu'un miroir de la peur pour son futur encore inconnu... ou bien...

L'admiration d'un objet particulier, des chiffres, d'un homme... le fait d'admirer quelque chose ou quelqu'un nous plonge dans un état d'euphorie. Jusqu'à ce qu'on en perde le contrôle... la narratrice dans *Le Parfum de Glace* (2002) mène une enquête sur son homme bien aimé, sans indice de sa disparition inopinée. Ironiquement, ce n'est qu'en suivant ses traces à travers le Japon et en ramassant les fragments de son identité artistique et personnelle en se rendant à Prague que la narratrice découvre petit à petit qui il a été, qui il a voulu être et qui il aurait pu être. Mais pour qui a-t-il vécu ? Pourquoi est-il parti ? Pour elle ? Pour sa mère ? Pour son frère ? Pour son père ? Pour son premier amour ? Pour son amour des mathématiques ? L'enquête se poursuit...

Les mathématiques sont souvent au cœur de romans d'Ogawa. Dans *La formule préférée du professeur* (2005), la narratrice est la femme de ménage d'un ancien professeur d'université. Mathématicien renommé, ce professeur subit son déclin physique et surtout cérébral. À la suite d'un accident, sa vie intellectuelle s'est arrêtée il y a 17 ans et sa mémoire ne tient que 80 minutes. Étonnée au premier abord du fonctionnement plus que particulier du professeur, la narratrice arrive petit à petit à le comprendre, le calmer, le motiver... et même à devenir son interlocutrice en mathématiques...

## Moteur de vie - les mots, les mots, les mots

Ogawa rappelle à plusieurs reprises que c'est la lecture du journal d'Anne Franck qui l'a poussée à l'écriture. Ce journal l'a éclairée et lui a littéralement ouvert les yeux. Elle s'est rendu compte que seuls les mots, quoiqu'ils ne rapportent que des faits banals de la vie quotidienne, peuvent faire avancer le monde. Autrement dit, c'est la joie de vivre, l'envie de (sur)vivre, l'envie de partager avec l'interlocuteur - existant ou imaginaire - ces petites découvertes ancrées dans la vie de tous les jours, qui peuvent protéger du vent cruel de la réalité la petite flamme de lanterne qui vacille au fond de chaque être.

Certes, à l'apparence, l'univers sombre d'Ogawa et le ton discret de ses œuvres ne ressemblent pas à la joie pétillante qu'on pourrait savourer à la lecture du journal d'Anne Franck. Cependant, les narratrices d'Ogawa, tout en avançant à tâtons, ne cessent jamais de croire à la lumière. Pour preuve, elles continuent à respirer, continuent à aspirer, continuent à inspirer. Elles ont décidé de continuer à vivre. Les autres partent, elles restent. Si les mots d'Anne Franck continuent à vivre à travers nous, ainsi en est-il des personnages principaux d'Ogawa. C'est une autre façon de crier l'envie d'aimer, l'envie d'exister.

Kanako Goto Janvier 2010

*Kanako Goto* est docteure en langues et lettres. Elle s'intéresse au phénomène de l'intertextualité à travers la traduction et l'auto-traduction des œuvres littéraires.

[http://culture.ulg.ac.be/jcms/prod\\_162093/japon-yoko-ogawa?part=2](http://culture.ulg.ac.be/jcms/prod_162093/japon-yoko-ogawa?part=2)

## IV. Cristallisation secrète

### Un étrange et inquiétant phénomène

C'est sur une île japonaise qu'apparaît un étrange phénomène jamais rencontré nulle part : les objets, sans crier gare, disparaissent du jour au lendemain. Les habitants n'en sont nullement effrayés, ils sont même tout à fait résignés. Cela semble leur importer peu puisque de toute façon, ils savent très bien que ces objets ne le manqueront jamais, ils les oublient immédiatement.

Mais parmi ces habitants, certains sont différents. Ils ont, eux, la capacité de se souvenir. Et ça n'arrange absolument pas les autorités en place qui ont même du inventer une brigade spéciale pour traquer ces gens qui risquent, un jour ou l'autre, de se rebeller. Et il n'est pas rare de constater de temps en temps la disparition inexpliquée de certaines personnes qui ont eu un jour la visite de cette fameuse brigade.

La narratrice, elle, est une romancière. Elle n'a pas cette capacité de se souvenir. Mais son éditeur, lui, est une de ces rares personnes qui se souviennent, et qui voient d'un très mauvais œil ces disparitions se multiplier de façon exponentielle. L'écrivaine s'en rend compte et lui propose de le cacher chez elle, comme font la plupart des « gens du souvenir ». Il accepte, se cache chez elle, et c'est à ce moment qu'ils commenceront à oublier leur relation professionnelle et à se connaître plus intimement.

Il faut savoir que ce roman est paru au Japon en 1994, donc bien avant « Le musée du silence » qui, lui, est paru en 2000. On retrouve dans « Cristallisation secrète » non seulement l'univers feutré de l'écrivaine, mais aussi cette importance qu'elle accorde aux objets et aux « choses », son attachement aux souvenirs et cette crainte malade de voir la mémoire être mise à mal (thème également à la base du superbe « La Formule préférée du Professeur »).

Dans « Cristallisation secrète », on retrouve également un objet très cher à OGAWA, la machine à écrire (qui est l'âme même d'une de ses nouvelles « Le bureau de dactylographie japonaise Butterfly » parue dans le recueil « La mer » (2006). Cette machine à écrire est surtout présente dans le roman que la narratrice de « Cristallisation secrète » est en train d'écrire, l'histoire d'une jeune étudiante en dactylographie qui se fait séquestrer par son professeur. Ici également, on retrouve la mise en abîme très appréciée par OGAWA et utilisée dans plusieurs de ses récits.

Enfin, le cœur de ce roman se situe dans une petite pièce dans laquelle est « enfermé » l'éditeur qui tente d'échapper aux traqueurs de souvenirs . Petite pièce qui représente l'isolement bénéfique dont a besoin tout être humain, ce qui est également le thème principale du court roman « La Petite pièce hexagonale » paru en 1991.

« Cristallisation secrète » est bien évidemment une allégorie du totalitarisme qui ne cesse de se mordre la queue, qui finit toujours par disparaître en voulant faire disparaître, qui se voit condamné au silence en voulant faire taire les autres. Dans tout totalitarisme, il y aura toujours le « petit » grain de sable qui empêchera la roue de tourner et d'arriver à son but. Ce grain de sable représenté ici par le souvenir, ou plutôt par ceux qui se souviennent, ceux qui sont capables de faire revivre ceux qui ont baissé les bras.

L'œuvre d'OGAWA est une œuvre en spirale, les thèmes et les idées qu'elle utilise ne cessent de tourner, de monter et de descendre. Un élément n'apparaît plus dans un de ses récits, c'est qu'il est déjà paru ou reprendra sa place dans un prochain. Tous ces thèmes ne cessent de se rencontrer pour ensuite se séparer ; ils ne cessent de tourner dans cet univers qui, de plus en plus, fait du travail d'OGAWA une œuvre unique, complexe, personnelle et remarquable. Un œuvre intemporelle qui ne s'inscrit jamais dans une époque donnée, mais qui brasse tout ce qui est immuable.

*Pierre C* – janvier 2010

<http://www.lalitteraturejaponaise.com/blog/cristallisation-secrete-de-ogawa-yoko/>

## Même « le narrateur » disparaît

Il est bien rare qu'un roman s'achève sur la disparition du narrateur. En règle générale, on referme le livre tout heureux d'avoir été témoin de la progression des personnages principaux. Telle aura coffré un vicieux criminel, tel autre aura surmonté un chagrin dévastateur... Les exemples ne manquent pas. Mais au final, le protagoniste principal survit au récit de son parcours.

Pourtant, c'est ce qui se produit ici : l'annihilation du narrateur. Par là, j'entends dissolution de la conscience de soi, équivalente à la mort physique, sans que le corps n'ait perdu sa vitalité. Étonnant, non ? Yoko OGAWA crée dans *Cristallisation Secrète* un univers qu'il délite au fur et à mesure. Le décor est planté sur une île, où les objets disparaissent. Plus exactement, ils cessent d'avoir un sens pour les habitants, qui procèdent alors à leur destruction. Exit les ferries, le parfum, les romans. Ceci sous le contrôle vigilant de la police secrète, chargée de veiller au respect de l'ordre du monde.

Tous les habitants de l'île ne sont pas touchés par le phénomène. Certains à la mémoire récalcitrante conservent le souvenir des objets disparus et la police les traque sans relâche, tandis que le rythme des disparitions s'intensifie. Les animaux sont aussi frappés d'anéantissement dans les esprits, puis ce sont des parties du corps humain qui sombrent dans l'oubli. La narratrice est elle aussi touchée par ce phénomène et perd peu à peu conscience de la réalité de son corps, tandis que l'ami qu'elle cache tente désespérément de lui rendre le souvenir.

Assimiler la disparition de la perception d'un objet à sa destruction physique souligne l'importance de la mémoire, qui devient un devoir pour les vivants. Yoko OGAWA présente de façon subtile et originale, en les poussant à l'extrême, les conséquences de l'absence de vigilance. La perception consciente que nous avons du monde conditionne selon lui sa réalité. Oublier signifie perdre le contrôle et laisse la place au totalitarisme. Car ce que l'on vient à négliger peut nous être ôté : romans, parfums, mais aussi droits et libertés. Garder conscience de soi et de l'univers qui nous entoure, est donc un moyen de préserver la démocratie.

Finalement, c'est une leçon d'histoire, dans la pure tradition des utopies d'Orwell, Ray Bradbury et Aldous Huxley que Yoko OGAWA nous donne, quoiqu'avec davantage de délicatesse et de tendresse.

*Clarisse E.* – janvier 2010

<http://www.actualitte.com/critiques/cristallisation-secrete-yoko-ogawa-776.htm>

## Construction du roman et écriture de Yoko Ogawa

### Mise(s) en abyme

Yoko Ogawa construit son roman sur un jeu de double narration. En parallèle de l'histoire « réelle » se tisse l'histoire « fictive », celle que la narratrice écrit. Le lecteur va comprendre petit à petit que ce récit fait étrangement écho à la situation vécue sur l'île. Dans son livre, la narratrice met en scène une dactylo qui se trouve sous l'emprise d'un inquiétant professeur. La dactylo, un jour, perd sa voix et devient totalement tributaire de sa machine à écrire, qui lui permet de communiquer. Après quelques cours de dactylographie et une impression étrange, presque hypnotisante, que le professeur produit sur elle, sa machine à écrire commence à se détraquer. Les deux personnages, conduits à se retrouver seuls, deviennent amants. Leur relation va vite dériver jusqu'au jour où celui qui est devenu son « maître » l'emmène dans le grenier d'un clocher oublié et lui explique alors qu'il a emprisonné sa voix dans l'instrument.

Ainsi, progressivement, l'existence de la jeune personne s'effrite. Muette, elle ne peut appeler au secours et devient l'esclave du professeur qui l'emprisonne dans ce grenier. Ce dernier finit par se lasser de sa présence, ce qui entraîne le dépérissement de son élève. Lentement, son corps et ses sensations adhèrent de plus en plus à cette petite pièce dans laquelle elle est détenue. C'est comme si son être se liquéfiait, qu'elle devenait transparente et que le silence l'absorbait.

« C'est peut-être la preuve que j'adhère de plus en plus à cette pièce. Les sentiments que j'avais dans le monde extérieur ont dégénéré et se sont métamorphosés en quelque chose d'adapté à cet

endroit [...] Je n'arrivais déjà plus à me souvenir de la sensation que l'on éprouve quand on existe [...] Mon existence était rapidement aspirée vers un endroit inaccessible. » (p.325 à 333). Ce roman dans le roman met donc lui aussi en scène le phénomène des disparitions. Un mécanisme narratif se met en place et les deux histoires vont alterner chapitre après chapitre, sans pour autant perdre le lecteur, qui saisit d'autant plus la subtilité de la mise en abyme, des mises en abyme qui se multiplient. Un exemple : il y a des similitudes entre les situations de R. et de la dactylo, tous les deux enfermés pour une durée indéterminée, seuls. « Je l'ai observé un moment de dos en silence. Était-ce une illusion de penser que son corps avait rétréci petit à petit depuis qu'il s'était caché ici ? Sa peau qui n'était jamais exposée au soleil était devenue blanche, et il avait sans doute maigri [...] mais ce que je ressentais, n'était pas un changement d'ordre rationnel, plutôt une altération de dimension beaucoup plus abstraite. [...] Peut-être était-ce la preuve que son corps s'était adapté à la chambre cachée ? » Yoko Ogawa réussit à faire cohabiter les deux récits avec habileté, et elle les fait se recouper à la fin du livre avec une grande adresse.

### Écriture de l'onirisme et concision poétique

Ce travail de mise en abyme de l'auteure me conduit à vous parler un peu de son écriture, si particulière. On retrouve en filigrane dans ce roman l'impression d'étrangeté propre aux auteurs japonais. L'écriture est fluide et poétique, frôlant la limite entre le rêve et la réalité. Un critique parlait de roman « kafkaïen », je trouve que cela correspond plutôt bien à l'atmosphère du roman : sinistre, dérisoire, sans issue, et sur laquelle il est difficile de mettre des mots. Le lecteur est dans l'incompréhension face à une situation inhabituelle et angoissante qui le déroutent. L'écriture de Yoko Ogawa parvient à retranscrire ce flou qui demeure tout au long du roman.

Son récit est imprégné d'un calme oppressant, de lourds silences qui dérangent. L'atmosphère est étrange, onirique presque. La narration est très douce, et pourtant l'ambiance sur l'île est celle d'une guerre. Il y a un contraste entre cette écriture et l'univers grave et pesant engendré par son style. En effet, le roman est écrit avec des mots simples qui accentuent la force du récit. Les adjectifs vont se faire de plus en plus rares et les métaphores deviennent progressivement invisibles. Tout est dans cet art de la suggestion, du sous-entendu, que Yoko Ogawa sait si bien manier, avec sa langue sobre, épurée. Elle se contente simplement de laisser des indices, sans être trop explicite.

Cette exigence totale de l'écriture, d'une économie et d'une acuité remarquables, donne d'autant plus de force à cet univers obsédant. Pourtant, si son style est celui d'une apparente simplicité, sans longues descriptions, derrière cette surface lisse, se cachent des fêlures, des mystères inexplicables, des contradictions, des obsessions.

### Des thèmes obsessionnels à la métaphore des régimes totalitaires : vers une réflexion sur le pouvoir des mots

Dans *Cristallisation secrète*, on peut dégager quelques grands thèmes, d'ailleurs récurrents dans toute l'œuvre de Yoko Ogawa, tels que le fétichisme, la perversion insidieuse, la mémoire et le souvenir, l'oubli, la disparition et la mort.

#### ■ Mémoire, souvenir, oubli, disparition, des thèmes obsessionnels

Souvent, au cours de l'histoire, la narratrice se souvient qu'enfant, sa mère cachait les objets disparus dans un tiroir à la cave. Si sa mère se souvenait du sens, de l'utilisation des choses disparues, elle, avait tout oublié. Au début, ce sont des objets banals qui disparaissent : rubans, grelots, timbres... Personne ne peut prévoir ces amputations. Le jour où s'efface un objet, l'atmosphère se fait particulière, silencieuse. Une sombre force pousse les habitants à se réunir

pour brûler ou faire disparaître tout ce qui concernait l'objet disparu. Ces disparitions sont suivies de l'effacement du souvenir de l'objet dans la mémoire des gens. Se souvenir devient alors un tourment, un ennui, alors que la disparition n'est ni douloureuse, ni contraignante.

La mécanique affolante de ces éliminations semble parfaitement orchestrée. Cette acceptation des habitants de l'île face aux étranges phénomènes qui s'y déroulent est incompréhensible, voire effrayante. En fait, le jour où disparaît un objet, le rapport qu'entretient l'homme avec lui devient flou, inexistant. Les séquelles sur les consciences sont effrayantes : les souvenirs relatifs aux choses s'éclipsent de la mémoire et n'auront plus aucune répercussion dans les esprits. On ne voit pas de solution pour résister à ce pouvoir invisible, et dont l'emprise est sans fin sur les hommes.

« J'ai beau essayer, je n'arrive pas à combler le vide laissé par la police secrète » (p. 25).

Cette image du vide, des cavités, pour reprendre un mot qui revient souvent, est présente tout au long du récit, symbolisant une mort lente, une cristallisation progressive qui ampute les esprits et tue l'être de l'intérieur.

Mais tandis que le monde qui entoure la narratrice-écrivain se rétrécit, elle poursuit son roman. R., son éditeur caché sous le plancher, représente pour la jeune femme la dernière chance de ne pas laisser sa mémoire se cristalliser en perdant le sens des objets.

Dans cette île où l'auteure a placé l'action, l'étau se resserre. Il n'est plus possible de s'échapper ni de se soustraire à ces disparitions successives et dangereusement banales. Depuis le début de l'histoire, on sent planer la question terrible de la disparition des livres. C'est ce jour où les livres disparaissent, où des autodafés se mettent à crépiter un peu partout sur l'île dans un paysage désolé et apocalyptique, que la narratrice renonce à l'écriture. Impuissante. « Ceux qui brûlent les livres finissent tôt ou tard par brûler les hommes. » : cette phrase, prononcée par la narratrice au moment de l'autodafé, plane sur Cristallisation secrète.

Son Moi finit par disparaître lui aussi.

« Mon véritable moi est en train de disparaître. En silence et avec certitude il est en train d'être aspiré dans une fissure entre deux couches d'air. »

## ▪ Métaphore des régimes totalitaires

Yoko Ogawa conjugue récit intimiste et récit poétique, tout en faisant la part belle à la science-fiction, à travers l'allégorie d'un système totalitaire. Et c'est cette ambiance particulière et oppressante de huis-clos que le lecteur prend progressivement conscience de l'horreur du pouvoir grandissant d'une force invisible, dictatoriale.

Totalitarisme, oppression, terreur, autant de termes qui nous font penser à la Seconde Guerre mondiale, à la Shoah, et en particulier lorsqu'intervient pour la première fois la police secrète qui traque ceux qui se souviennent et les emmène dans un endroit qui nous est inconnu. Cette milice agit toujours de la même manière, fouillant les maisons et emmenant les suspects. Les gestes sont ceux d'automates, efficaces, radicaux, systématiques.

On assiste, impuissant, à la mise en place d'une amnésie collective dont on ignore qui sont les commanditaires mais dont les conséquences sont effrayantes.

Les trois êtres (la narratrice, R., le grand-père) tentent vainement de lutter contre les phénomènes mystérieux qui agitent l'île qui est sous l'emprise d'une force quasi-diabolique. Les habitants de l'île, dont nous ne savons rien, semblent ne pas avoir de réelle identité et se présentent comme des ombres errantes, inexpressives, apathiques qui subissent leur existence. Ils s'épient, se méfient, vivent dans la soumission et la peur des rafles. Alors que les traqueurs de souvenirs sont de plus en plus présents, que l'approvisionnement quotidien devient de plus en plus délicat, leur seule préoccupation semble être la survie, les yeux baissés.

## ▪ Réflexion sur le pouvoir des mots

La narratrice fait tout pour ne pas leur ressembler, mais malgré elle, ses souvenirs s'effacent sans qu'elle puisse les retenir et son indifférence face à ce qui l'assaille grandit. Quand les disparitions touchent les livres, elle n'a plus aucun souvenir de son manuscrit.

Dans la revue Lire, de septembre 2000, on apprend qu'« à 13 ans, Yôko Ogawa a lu le Journal d'Anne Frank. Elle a découvert que des mots ordinaires, quotidiens portaient en eux une force de libération inouïe. » Ogawa, adolescente, comprend le pouvoir des mots et s'exprime ainsi : « Avec ce livre, j'ai rencontré les mots. Et la cruauté. Celle de l'Holocauste, d'Hiroshima. » La réflexion sur ce pouvoir des mots parcourt l'ensemble du roman.

À travers cette subtile métaphore des régimes totalitaires, Yoko Ogawa explore les ravages de la peur et ceux de l'insidieux phénomène d'effacement des souvenirs, des images, qui peut conduire à accepter le pire. Cristallisation secrète, peut donc être lu comme une fable sur le totalitarisme, la dictature et le travail de mémoire. On lit l'hommage qui se dessine, à peine voilé, à l'écriture et à la lecture, derniers remparts contre le totalitarisme et l'oubli.

Le récit dépasse de très loin la métaphore et prend une valeur poétique, voire spirituelle. Je vais reprendre une phrase d'un article de La Revue des deux mondes de février 2010 consacrée au Japon futur (article : « Yoko Ogawa ou le chant des ombres »), où l'auteur écrit : « Les émotions, les sentiments, les cœurs se cristallisent. Un souffle, et l'ensemble vole en éclats. Que reste-t-il ? Le manuscrit de la narratrice car rien ni personne ne parviendra à effacer les mots. »

## Conclusion

Cristallisation secrète est le récit d'une lente déflagration dont le lecteur s'imprègne, à laquelle il se confronte. Dans beaucoup de ses romans, et dans celui-là, on retrouve l'attirance de Yoko Ogawa pour les rêves, l'étrangeté, les anomalies physiques et mentales. Elle aborde la terreur, nous emporte vers un monde abstrait, anonyme, sur un ton qui reste calme, poétique. Le mode narratif, associé à une construction spécifique, se marie parfaitement avec les thèmes abordés, fidèles à ses obsessions et dessine une atmosphère en demi-teinte, adoucie, étouffée. J'ai lu par la suite son court roman L'annulaire et j'ai pu retrouver cette ambiance si particulière.

Je terminerai sur une citation de Junichirô tanizaki qui déclare dans Éloge de l'ombre :

« J'aimerais élargir l'auvent de cet édifice qui a nom littérature, en obscurcir les murs, plonger dans l'ombre ce qui est trop visible, et en dépouiller l'intérieur de tout ornement superflu. »

*Lola, A.S. Bib.-Méd.*

<http://littexpress.over-blog.net/article-ogawa-yoko-cristallisation-secrete-75893372.html>

\*

\* \*

On trouvera encore une substantielle étude de Marilyn LAPIERRE, une Québécoise, enseignante de littérature française, centrée sur le parallèle avec l'œuvre de Georges Orwell, 1984, <http://cegepshebrooke.qc.ca/~laplanan/jeteplumerai/MarilynLapierre/marilynlapierreanalyse.html>